

**Bonne nouvelle**, un conte de Noël de Julie Meylan – paru dans le Journal d'Yverdon du 23 décembre 1927 –

- Antoine !... Es-tu dans ta chambre ? Descends !...

C'est Emmanuel Barruet, le patron de la Crête, qui appelle son jeune domestique.

Un pas rapide fit crier l'escalier en bois et un garçon vêtu d'une veste d'armailli arrive en courant jusqu'à la dernière marche.

- Qu'y a-t-il ? Aurais-je oublié de faire quelque chose ?

- Non, non ! sois tranquille ! Les vaches sont bien étrillées ; elles ruminent, la litière est suffisante, je suis content de toi.

- Alors pourquoi m'appeler ? demande le valet sur un ton de léger reproche. La journée n'est-elle pas finie ?

- Bien sûr, mon garçon. Mais tu ne peux pourtant pas rester toute la soirée seul dans ta chambre.

- Pourquoi pas ? J'y suis bien les autres jours.

- Ce n'est pas la même chose, parce qu'enfin ce soir, c'est Noël.

- Quelle différence y y a-t-il ? Moi, je n'en vois point, répond le garçon bourru.

- Ecoute, reprend le vieux montagnard avec douceur. Ce n'est pas naturel de te tenir à l'écart comme un paria quand toute la famille est réunie pour la fête. Viens dans la grande salle ; l'arbre de Noël est prêt ; tu aideras à allumer les bougies.

- Oh ! s'il y a du travail, c'est autre chose. Il va sans dire que j'irai, puisque je suis à votre service, patron.

- Allons, allons ! C'est ridicule. Tu sais bien que ton travail est terminé pour aujourd'hui : si j'ai parlé des bougies à allumer, c'était pour te décider à être des nôtres.

- Dans ce cas permettez-moi de rentrer dans ma chambre.

- Quel obstiné !... Pour un soir de Noël !...

Mais le jeune vacher a déjà enjambé quatre à quatre l'étroite rampe en mélèze et les bruits d'une porte qui claque annoncent que le fuyard a réintégré sa mansarde.

Avec un léger soupir, le brave Emmanuel hoche la tête et murmure dans sa barbe grisonnante :

- Toujours le même, cet Antoine ! Les leçons de la vie ne parviennent pas à l'assagir... Pauvre garçon !

Puis, songeur, le maître du chalet s'en va dans la salle basse rejoindre la troupe bruyante et joyeuse de ses petits-enfants.

\* \* \*

Antoine Tavel, le vacher, n'est au chalet que depuis sept mois à peine. A Noël dernier, il eut été bien surpris si on lui avait prophétisé que la prochaine fête le trouverait au pied des glaciers et vêtu en armailli. Rien alors ne laissait présager un changement si radical dans son existence. Enfant choyé d'un honorable fonctionnaire de la ville, il était le boute-en-train des jeux et des farces et l'initiateur bruyant des bons tours que ses trois frères s'empressaient de faire.

Cependant, malgré ses explosions de joie, Antoine se laissait aller à de brusques et soudaines réactions : accès de mélancolie sans cause, rêveries vagues, moments de colère qui devenaient presque des heures de démence.

- Prends garde ! lui disait parfois son père, tes brusqueries pourraient te coûter cher ! Apprends à te contrôler et à devenir le maître de tes pensées. Tu as dix sept ans bien sonnés : rappelle-toi que tu n'es plus un enfant !

Mais les sages conseils passaient sur Antoine sans modifier son caractère hautain et emporté. D'ailleurs, l'approche des examens de baccalauréat qu'il faudrait passer bientôt achevait d'exciter les nerfs du gymnasien irascible.

Un jour, en mai, le professeur ayant fait une remarque à propos d'un thème latin incorrect, Antoine riposte, agressif. C'est une belle scène ! Toutes les classes du gymnase en discutèrent à l'heure de la récréation. Mandé chez le directeur, le délinquant n'exprima aucun regret.

- Tu ne rentreras pas en classe sans avoir écrit une lettre d'excuses, lui dit-on.

Antoine ne répondit pas un mot, mais son visage avait blêmi et dans sa poche, les poings fermés se crispaient de colère.

Le soir, comme à l'ordinaire, il prépara ses leçons sans raconter la scène du collège, mais avant d'aller dormir, il embrassa sa mère plus longuement que les autres jours.

- Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, surprise de cette tendresse subie.

- Oh ! rien – fit le garçon – mais une fois monté dans sa chambre il répétait farouche et les dents serrées :

- Moi ! demander pardon !... Jamais !

Le lendemain, avant l'aube, la porte des Tavel s'est ouverte doucement. Antoine, un sac de touriste au dos, sort à pas feutrés. Sans un regard en arrière, il laisse la maison, la famille, tout le joyeux passé et s'en va vers l'inconnu.

\* \* \*

C'est ainsi qu'il arriva à la Crête. Affamé, sans un sou, les pieds en sang à cause de la longue course, il demandait du travail. Pris de compassion, Emmanuel Barruet lui a confié la garde des génisses sur le haut pâturage. Dur métier pour un jeune citadin qui n'est pas accoutumé à la vie de l'Alpe ! De juin à septembre, il faut rester seul avec le bétail sur les derniers pâturages sans autre compagnie que celle des choucas ou des passereaux des neiges.

Que de fois, le soir, assis sur le madrier qui sert de banc, à côté du chalet, Antoine a regardé l'horizon, songeant à ceux qu'il a laissés là-bas. Deux fois il a

écrit, mais aucune réponse ne lui est parvenue. Enfin le facteur a apporté une simple carte où le père avait tracé ces mots plus durs qu'une condamnation :

- Sans consulter personne tu as voulu diriger ta vie selon ton gré ; je te laisse désormais libre de poursuivre le chemin de ton choix.

Ah ! cette carte !... Il la lue et relue cent fois, comprenant bien ce qu'elle signifie : le bannissement du cercle familial. Pour lever la sentence, il faudrait s'excuser, demander pardon, reconnaître ses torts, mais Antoine ne se soumettra jamais à une pareille humiliation.

Aussi longtemps qu'il est resté à l'alpage, le sentiment de l'exil a été moins insupportable ; la belle nature, le voisinage des cimes et la grande poésie montagnarde ont bercé l'âme endolorie du jeune révolté ; mais l'automne est venu, ramenant troupeaux et valets dans la vallée. Antoine a retrouvé alors son chagrin aussi cuisant qu'à la première heure.

Devinant cette lutte intérieure, Emmanuel Barruet a voulu donner un conseil :

- Il faudrait retourner chez tes parents, mon ami !

Mais un : « Non ! » catégorique répond à toute tentative de conciliation.

Le jeune valet s'applique à la besogne, méritant les éloges qu'on lui décerne, mais à peine le travail achevé, il s'enferme en une farouche réserve devant laquelle échouent tous les bons procédés de la famille Barruet.

\* \* \*

En cette veille de Noël, Antoine est donc assis dans sa mansarde sans feu. Au travers de la petite fenêtre, il regarde le glacier tout à l'heure encore doré par le soleil, mais qui bleuit peu à peu. Les dernières clartés du jour s'atténuent et l'ombre sournoises qui gagne la vallée, commence déjà à gravir les hautes pentes.

Le jeune homme grelotte ; il lui semble que dans son cœur aussi il n'y aura plus jamais de clarté. Il songe à ces Noëls d'autrefois, si joyeux et une grande vague de tendresse l'envahit. Malgré lui, il étend les bras et murmure :

- Mère ! oh mère !

Ses mains ouvertes touchent le bois rugueux de la paroi et cette sensation le ramène à la réalité. Du regard il parcourt l'étroite chambrette glacée où la nudité des parois est à peine voilée par quelques toiles d'araignées.

En bas, dans la grande salle, on entend les voix des enfants qui jouent autour du sapin et les bruits de leurs rires fait paraître plus triste encore le silence de la mansarde. Une amertume indicible serre Antoine à la gorge ; il voudrait pleurer, mais ses yeux restent secs ; il se dit que l'avenir sera une longue succession de journées pareilles à celle-ci.

En ce moment, sans doute, les siens sont réunis comme autrefois. Il n'y a qu'une place vide : la sienne. Ne serait-ce donc pas possible de la reprendre ? Ah ! retrouver la tendresse maternelle, sentir la douceur du foyer, quelle perspective !

Tout au fond de son cœur, une voix parle au jeune vacher : elle lui dit :

- Que fais-tu ici ? Ce n'est pas ta place ! Retourne chez toi et demande pardon !

Rebelle encore, il se cabre et murmure en phrases entrecoupées :

- Demander pardon ? ... Je ne peux pas !... Ce serait m'humilier !... D'ailleurs, m'écouterait-on ?

Alors, plus douce qu'un souffle printanier, la voix reprend :

- Ta mère pleure... et le pli du souci ride le front de ton père ! Songe à leurs angoisses !

Presque vaincu, il riposte encore mais faiblement :

- Ils ne voudront pas m'accueillir !

Alors la voix s'élève, impérieuse :

- C'est Noël, la fête du grand amour ! Obéis enfin !

Il tombe à genou, c'est la première fois depuis qu'il a quitté la maison paternelle. La douceur de Noël et les souvenirs du passé ont amolli cette âme endurcie que rien ne pouvait toucher. Le front dans ses mains, sa fausse fierté en déroute, le pauvre garçon pleure et soupire :

- J'ai eu tort ! Mon Dieu, pardon !

\* \* \*

Longtemps il demeure prostré. Il a fallu sept mois de luttes pour en arriver là, mais maintenant une paix très douce remplace les sursauts et les révoltes qui, tout à l'heure, tenaillaient encore ce cœur déchiré.

- J'écrirai au père demain, murmura Antoine. Pourvu qu'ils me pardonnent, peu importe le reste ; c'est leur amour qu'il me faut.

A ce moment des pas menus gravissent l'escalier et une voix timide demande :

- Peut-on entrer ?

C'est Marie, la cadette des Barruet qui apporte une lettre.

- Tiens ! dit-elle. Voici ce que le facteur vient d'apporter pour toi.

Antoine pâlit ; il a reconnu l'écriture de son père. Serait-ce un nouveau malheur en perspective ? Ses doigts tremblants déchirent l'enveloppe et les yeux embrumés par les larmes ont peine à déchiffrer ces trois lignes : « Mon enfant ! Nous ne pouvons fêter Noël sans t'exprimer notre grande et fidèle affection. Demain, avec ta mère, nous irons passer quelques heures avec toi à la Crête. N'auras-tu pas quelque chose à nous dire ? Que Dieu le veuille ! Ton père ».

Antoine demeure un instant saisi par l'émotion et la joie. Ah ! oui, il aura quelque chose à dire, et déjà dans son cœur montent la prière du repentir et le chant de la reconnaissance.

- Pourvu qu'ils me pardonnent !... balbutie-t-il encore !...

Ainsi qu'une réponse, les cloches s'ébranlent au même instant et comme jadis, aux champs de Bethléem, leur grande voix semble dire :

- Bonne nouvelle !

Julie Meylan